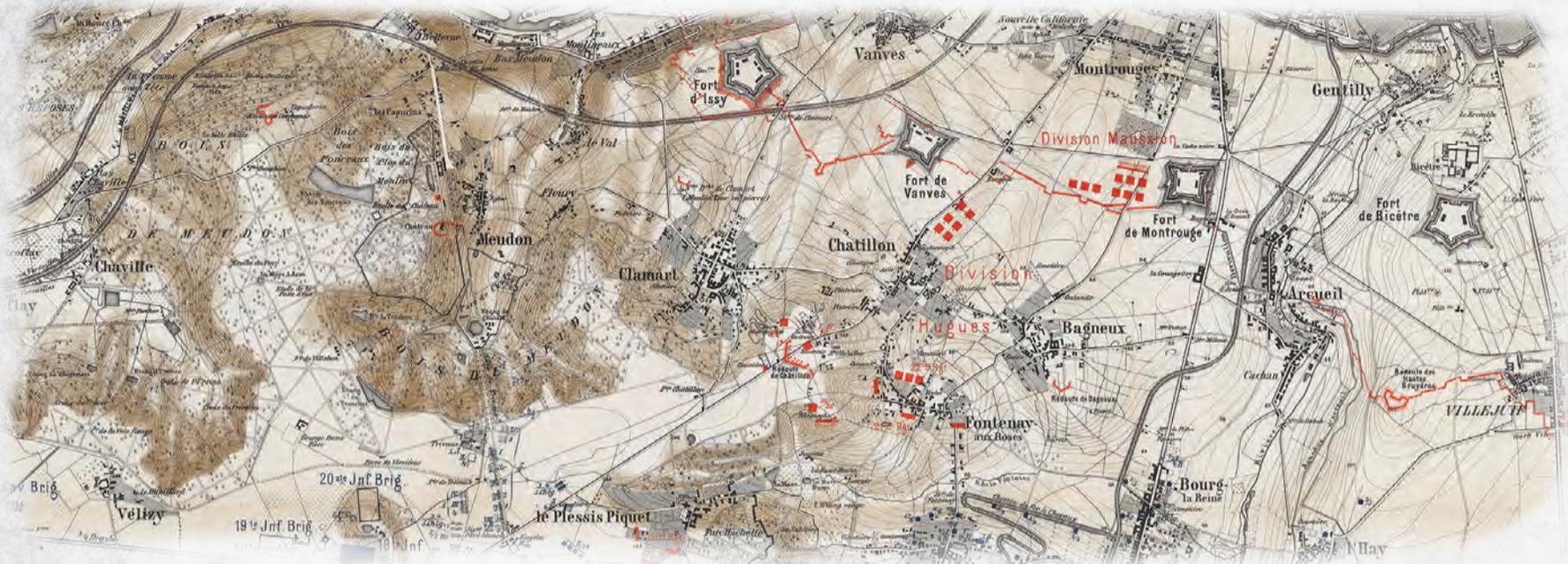


GUERRE DE 1870

LE PLESSIS-PIQUET : L'ANNÉE TERRIBLE

Supplément illustré au journal *Le Petit Robinson* n° 346 - Novembre 2020



© Archives municipales 1F-24

Il y a 150 ans, à l'automne 1870, un déluge de fer et de feu s'abattait sur le petit village du Plessis-Piquet, déserté par ses habitants. C'était le début d'une année terrible, marquée par la défaite de Sedan, l'invasion allemande, le siège de Paris et l'occupation de notre commune par les troupes bavaroises, suivie de l'armistice et la proclamation de l'Empire allemand dans la galerie des Glaces, la révolte des Communards, la seconde occupation du Plessis-Piquet par l'armée des Versaillais, et la reconstruction de notre village et son château dévastés, une fois la paix retrouvée à l'été 1871. Le Plessis n'avait pas connu un tel épisode dramatique depuis le Moyen Âge et cette histoire, qui a marqué les esprits, mérite d'être contée à partir des témoignages et des images d'une époque que chacun espère révolue à jamais.



© Archives municipales 4F-EVT-3

LE 15^E RÉGIMENT D'INFANTRIE BAVAROIS ET LE 5^E RÉGIMENT DE CAVALERIE AU COMBAT AU PLESSIS-PIQUET, LE 19 SEPTEMBRE 1870.

LA PREMIÈRE DES TROIS GUERRES

© Droits réservés



La bataille de Reichshoffen, 6 août 1870 (par Aimé Morot) : une des plus grandes défaites de l'histoire de l'armée française.

Bien plus qu'un simple affrontement entre deux États, la France et la Prusse, la guerre de 1870 est en réalité européenne, par ses causes comme par ses enjeux. C'est en Espagne qu'elle trouve ses origines avec la nomination en 1868, du prince Léopold von Hohenzollern – cousin catholique du roi prussien Guillaume I^{er} – proposé à la succession au trône. Considérée comme une menace pour les intérêts français, cette nomination contribue à tendre le rapport de force entre le gouvernement de Napoléon III et le royaume de Prusse, en pleine expansion territoriale depuis la guerre austro-prussienne de 1866, conduite par le chancelier Bismarck. Le contexte de ferveur nationale, porté par une presse largement belliciste, conduit la France à déclarer la guerre le 19 juillet 1870.

L'INTERNATIONALISATION DU CONFLIT

Suite à l'échec de ses tentatives d'alliance avec l'Italie et l'Autriche, c'est avec une armée très inférieure en nombre (presque deux fois moins d'hommes et de canons que l'armée prussienne) que la France démarre le conflit, entraînant une retraite dès le mois d'août et la capitulation de l'empereur Napoléon III, fait prisonnier à Sedan, le 1^{er} septembre 1870. Contraints par la foule parisienne, les députés républicains se résolvent à proclamer la déchéance de l'Empire et l'instauration de la République, le 4 septembre. C'est

une nouvelle phase de la guerre qui s'engage, entraînant son internationalisation : venus d'Espagne, d'Irlande, ou d'Italie, des milliers de volontaires étrangers s'engagent aux côtés de la France et au secours de la république, à l'instar de Garibaldi, héros du *Risorgimento* (unification italienne).

UNE EUROPE NOUVELLE

Après la défaite de Sedan, les armées prussiennes envahissent le nord de la France, en convergeant vers Paris qui sera assiégée de septembre 1870 à janvier 1871. Le 18 janvier 1871, dans la galerie des Glaces du château de Versailles, l'Empire allemand est proclamé. Quelques jours plus tard, Paris capitule. La guerre se termine le 10 mai 1871 par le traité de Francfort. Condamnée à payer une amende de 5 milliards de francs-or, la France perd deux départements, Alsace et Moselle. De plus, meurtrie par la guerre civile représentée par la Commune de Paris (1871), la France fait désormais face à une Europe nouvelle, où les aspirations nationales issues du XIX^e siècle prennent désormais leurs formes étatiques (Reich allemand, république italienne) face aux vieux empires multinationaux (Autriche-Hongrie, Russie). Cette nouvelle donne porte en germe la Grande guerre de 1914-1918, le patriotisme attisé par le désir de revanche.

LES DATES CLEFS

1870

- 19/07 – Déclaration de guerre de la France à la Prusse
- 06/08 – Bataille de Reichshoffen : invasion de l'Alsace et de la Lorraine par les troupes allemandes
- 13/08 – Début du siège de Strasbourg
- 01/09 – Encerclement des troupes françaises à Sedan
Napoléon III fait prisonnier
- 04/09 – Proclamation de la République et constitution du gouvernement de la Défense nationale
- 19/09 – Première bataille de Châtillon, défense du Plessis-Piquet
- 19/09 – Début du siège de Paris
- 13/10 – Deuxième bataille de Châtillon, combat de Bagnoux

1871

- 19/01 – Dernière tentative de percée du siège de Paris et défaite de Buzenval
- 26/01 – Capitulation de l'armée française à Paris
- 15/02 – Armistice général
- 10/05 – Traité de Francfort
- 18/03 au 28/05 – Soulèvement de la « Commune » de Paris



La capitulation de Napoléon III à Sedan (Wilhelm Camphausen, 1877).

© Deutsches Historisches Museum

DÉFENDRE PARIS À TOUT PRIX

Suite aux premières victoires, dès le mois d'août 1870, des armées germaniques près de la frontière, et tandis que les deux premières armées allemandes percent en direction de la Lorraine, une troisième armée composée de troupes prussiennes, bavaroises et badoises-wurtembergeoises avance rapidement vers le sud en direction de Paris. La défense de la capitale, d'abord « abandonnée » par Napoléon III pour prendre le commandement de l'armée française reconstituée à Bazaine, après l'encerclement de Strasbourg, s'avère un enjeu majeur pour la toute nouvelle République, proclamée à la suite de la défaite de Sedan en septembre 1870.



Auguste-Alexandre Ducrot (1817-1882), le général chargé de la défense de la capitale



Les soldats creusent des tranchées (image anonyme, 1870).

DANS LA LIGNE DE DÉFENSE, LE PLESSIS-PIQUET

Afin d'éviter l'encerclement de la capitale, les troupes françaises se déploient dans plusieurs communes de la région parisienne pour contrer l'avancée des Allemands. Parmi elles, le 15^e régiment de marche du général Ducrot, qui met en place une ligne de défense s'étendant de Fontenay-aux-Roses au Petit-Bicêtre (Petit-Clamart) et investit, le 18 septembre 1870, le bourg du Plessis-Piquet. « Des défenses sont aussitôt mises en place. On perce des meurtrières dans les murs des maisons, on barre

les accès avec des meubles, des charrettes, des tonneaux, des arbres. On creuse des abris, on répartit hommes, pièces, munitions. De l'artillerie est placée sur la terrasse. Des liaisons sont établies avec d'autres unités à la ferme de Trivaux et dans le bois de Meudon. », rapporte l'historien Jacques Ledoux.



La ligne de défense de Paris, du Petit-Bicêtre à Fontenay-aux-Roses.

© Archives municipales 1Fr-24

LA BATAILLE DU PLESSIS-PIQUET

C'est le 15^e régiment de marche, sous les ordres du colonel Bonnet, qui est chargé de se retrancher fortement, et de garder sa position avancée au Plessis-Piquet. Le régiment prend donc position dans le bourg – déserté par ses habitants qui ont fui – pour tenter d'enrayer l'avancée allemande, en y installant un système de défense, tranchées et pièces d'artillerie.

QUATRE MOIS D'OCCUPATION

Dès le 19 septembre, les combats font rage contre les Bavarois du général von Walther : sous un déluge de fer et de feu, le bastion est pris, puis repris et en fin de journée abandonné aux ennemis qui ont le dernier mot. Ils vont rester plus de quatre mois au Plessis-Piquet, jusqu'à la fin du siège, occupant maisons et château, brûlant les meubles comme les arbres du parc pour lutter contre cet hiver glacial. Le 28 janvier 1871, l'armistice est signé dans la galerie des Glaces du château de Versailles et les Bavarois, devenus Allemands, quittent enfin leur cantonnement du Plessis.



Le 15^e régiment d'infanterie bavarois et le 5^e régiment de cavalerie au combat au Plessis-Piquet, le 19 septembre 1870.

© Droits réservés

EN UN COMBAT VIOLENT



La huitième batterie prussienne visant Paris.

« Les Bavarois enlevèrent le Pavé Blanc, malgré le feu violent de l'artillerie ; les Prussiens, après avoir soutenu un engagement sans importance, reprirent la ferme de la Dame-Rose et pénétrèrent dans le bois de Meudon par la ferme de Trivaux. Mais les Français tenaient encore, sur cette hauteur qui avait tant d'importance pour eux, Plessis-Piquet et la redoute du Moulin de la Tour, près de laquelle vinrent prendre position neuf batteries de campagne dont le feu commandait toute la partie ouest du terrain sur lequel avaient lieu les attaques. »

Helmuth von Moltke,
La guerre de 1870, mémoires. 3^e édition.

LA JEUNE FILLE ET LA GUERRE

Fille de l'associé de Louis Hachette, Geneviève Bréton, née en 1849, avécut la défaite et l'invasion allemande au Petit château, dans leur maison de campagne, d'où elle écrit dans son journal intime : « J'ai été au Plessis dire adieu à mes amis, les grands arbres, chers confidentes discrets de ma jeunesse... de ma vie, de mon cœur. » (17 septembre 1870). Deux jours plus tard, Geneviève s'émeut : « Ils sont au Plessis. Ils, les maudits, les Prussiens » (19 septembre 1870). Elle est fiancée au peintre Henri Regnault né en 1843, Prix de Rome 1866, qui fréquente assiduellement la maison du Plessis-Piquet. Il sera tué à 27 ans le 19 janvier 1871, atteint à la tempe par une balle prussienne au cours de la bataille de Buzenval.



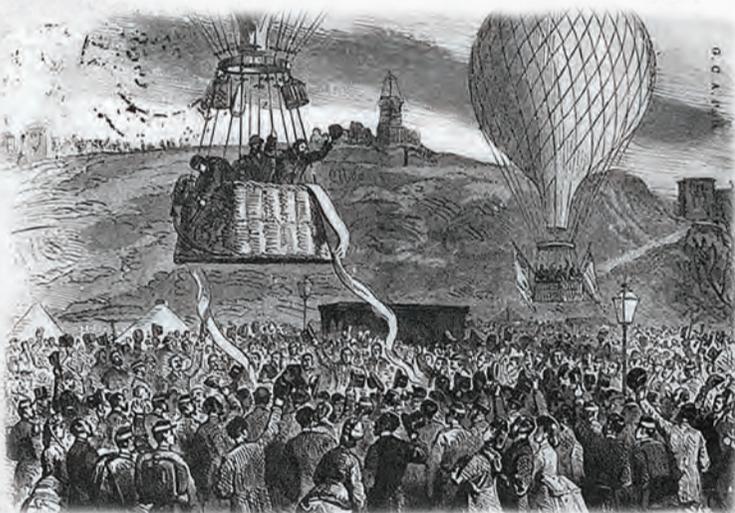
Geneviève Bréton, par Henri Regnault.

© Archives municipales 4Ff-EVT-3

© Archives municipales 8Ff-166

PARIS EN ÉTAT DE SIÈGE

© Le Monde illustré, 1871



Départ de Gambetta en ballon, durant le siège de Paris.

En 1870, quand éclate la guerre franco-prussienne, Le Plessis-Piquet compte moins de 350 habitants, pour l'essentiel vivant dans le bourg et les fermes alentours, le quartier des guinguettes de Robinson étant tout juste né. À l'approche des Prussiens en septembre 1870 et l'installation des défenses françaises, une partie de la population fuit le village pour se réfugier dans la capitale, pour les plus aisés dans leur résidence parisienne, pour les autres chez des parents ou des amis. Geneviève Bréton en parle dans son journal « Madame Bréton, la terrible reine-mère, transporta dans les écuries de leur résidence parisienne toute la basse-cour du Plessis-Piquet. Nous nous trouvâmes en possession d'une vache laitière, d'un cochon, même de faisans, de poules, de lapins... »

VIANDE DE FANTAISIE

Le Conseil municipal lui-même est déplacé dans la capitale et se réunit au domicile parisien du maire, Adolphe Malet, au 26 rue des Écoles, dans le quartier latin. En dépit des bombardements, s'ils sont un peu plus à l'abri que dans leur village dévasté et occupé, les habitants du Plessis-Piquet exilés voient fondre les provisions qu'ils

avaient emportées et en viennent, comme tous les Parisiens, à dévorer chats, chiens et rats. Ne parvenant plus à nourrir ses animaux, la ménagerie du Jardin des plantes s'en sépare. À la première vente, on y trouve : des yacks, des zèbres, un buffle, des rennes, des canards, des antilopes et des cygnes. La Boucherie anglaise du boulevard Haussmann l'écoule sous la dénomination de « viande de fantaisie ».

TROIS MOIS DE SIÈGE

Coupée du reste du pays, la capitale affamée subit aussi la rigueur exceptionnelle de l'hiver tandis que les bombardements allemands aggravent la situation. Après la signature et le cessez-le-feu qui interviennent le 26 janvier 1871, les préliminaires de paix se poursuivent en février. Mais un autre siège s'annonce : l'Assemblée nationale

s'installe à Versailles pour éviter la pression de la Garde mobile parisienne en état de quasi-insurrection. La journée du 18 mars entraîne l'instauration de la Commune de Paris et le second siège mené par les armées régulières contre les insurgés.



La disette durant le siège de Paris, en 1871.

© Voisin (domaine public) ; Jules Charetre (domaine public)



Au bastion, pendant le siège de Paris.

© Bibliothèque du Congrès des États-Unis

VIVRE LIBRE OU MOURIR

Le mercredi 18 janvier 1871, le gouvernement de la défense nationale adresse la proclamation suivante aux habitants de Paris :

« Citoyens, l'ennemi tue nos femmes et nos enfants; il nous bombarde jour et nuit; il couvre d'obus nos hôpitaux.

Un cri : « Aux armes ! » est sorti de toutes les poitrines. Ceux d'entre nous qui peuvent donner leur vie sur le champ de bataille marcheront à l'ennemi; ceux qui restent, jaloux de se montrer dignes de l'héroïsme de leurs frères, accepteront au besoin les plus durs sacrifices comme un autre moyen de se dévouer pour la patrie. Souffrir et mourir, s'il le faut, mais vaincre. Vive la république ! »



SIÈGE DE LA COMMUNE DE PARIS

5 000 SOLDATS AU PLESSIS-PIQUET

© Le Monde illustré, n° 731



La prise de Châtillon (1871).

Le 18 mars 1871, la révolte de la Commune de Paris éclate contre le gouvernement installé à Versailles. Le peuple parisien pense s'être correctement défendu et ne se considère ni vaincu ni représenté par une assemblée encore fortement monarchique. Les Communards, forts des 350 000 hommes de la Garde nationale, de leurs 227 canons et 500 000 fusils, défient l'armée gouvernementale qui se lance à l'assaut de la capitale.

Le Plessis-Piquet n'a pas le temps de panser ses plaies laissées par les Allemands qu'il voit déjà arriver l'armée dite des « Versailles ». Dès les premiers jours d'avril, cinq mille hommes et six cents chevaux viennent s'installer dans le village sous les ordres du général Charles Lacretelle (1822-1891) commandant la 6^e division de l'armée de Versailles, afin d'assiéger Paris et mater la révolte de la Commune. Depuis les hauteurs de Châtillon, ils installent des batteries pour bombarder la Commune et lancent des attaques contre les insurgés, comme le

1^{er} mai à Villejuif où 250 insurgés sont tués et 300 faits prisonniers.

La révolte de la Commune de Paris s'achève dans le sang des fédérés le 28 mai 1871. Elle aura duré 72 jours et aura fait entre 10 000 et 20 000 morts.

Les habitants du Plessis-Piquet vont pouvoir regagner le village et entamer la reconstruction...



Le général Charles Lacretelle (1822-1891), dirige l'assaut des Versailles.

© Leger

APRÈS DEUX SIÈGES

RETOUR À LA VIE

© Archives municipales, 39F1-18



Village du Plessis-Piquet : la rue de l'Église, en 1882.

Dès le départ des Allemands, en février 1871, le Conseil municipal revient au Plessis-Piquet et le maire, Adolphe Malet, ne peut que constater les dégâts : « *Plusieurs bâtiments publics, notamment le logement de l'instituteur, la mairie et l'école ont été fortement endommagés, tant par les projectiles que par les dévastations de toutes sortes commises par les troupes allemandes qui occupent Le Plessis-Piquet depuis le 19 septembre 1870. [...] Le mobilier de l'école et celui de la salle de la Mairie ont entièrement disparu.* » (Conseil municipal du 20 février 1871).

APRÈS DEUX OCCUPATIONS

Mais ce n'est qu'au printemps 1871, une fois les soldats « versaillais » repartis, que les habitants du Plessis-Piquet regagnent peu à peu leur village en ruines : maisons éventrées, arbres arrachés, caves pillées, il faut tout reconstruire, comme le fait Georges Hachette qui retrouve son château et

son parc dévastés. Qu'à cela ne tienne, on évacue les débris, on pelle, on pioche et peu à peu le vieux bourg retrouve un visage plus riant. La première école (faisant aussi office de mairie) qui avait été construite en 1839 près de l'église est rafistolée, avant de céder la place, en 1884, à la mairie-école dessinée par l'architecte Jacques-Paul Lequeux (1846-1907), ce bâtiment étant devenu le Centre administratif municipal.

VISION D'HORREUR

C'est une vision d'horreur pour Georges Hachette quand il revient au Plessis-Piquet, que nous décrit l'historien Jacques Ledoux : « *Le bâtiment principal est un squelette délabré, criblé d'éclats, privé de portes, de fenêtres, pillé. Les pelouses sont ouvertes par des tranchées et des ouvrages de défense. .../... Le parc défiguré a perdu un très grand nombre d'arbres, ceux en place sont le plus souvent meurtris. Un*

spectacle de désolation. Tout est à reprendre. »

C'est ce que fait la famille Hachette en restaurant chacun des bâtiments, tout en apportant une touche de modernité : l'entrée principale est notamment modifiée et un escalier monumental est construit sur la nouvelle cour principale. Le parc est entièrement replanté et va retrouver en quelques années toute sa majesté.

Le petit village a retrouvé goût à la vie, mais les traces de cette année terrible vont encore perdurer un certain temps : en 1872, Le Plessis-Piquet ne compte plus que 266 âmes, soit près d'une centaine d'habitants de moins qu'avant l'arrivée des Prussiens.

SOURCES DU DOSSIER

BRÉTON Geneviève, *Journal 1867-1871*, Ramsay, 1985.
 CLAISSE Jules, *Le Plessis-Robinson, Édité par la Ville*, 1984.
 LEDEUX Jacques, *Le Plessis-Robinson, neuf siècles de vie au fil de l'Histoire*, Boulogne, Éditions TerraMare, 2009.
 MILZA Pierre, *L'année terrible - La guerre franco-prussienne, septembre 1870 - mars 1871*, Éditions Perrin, 2009.
 POTTIER René, *Histoire d'un village, Le Plessis-Robinson, Nouvelles éditions latines*, 1941.
 TEYSSIER Georges, *Le Plessis-Piquet, ancien Plessis-Raoul, 1112-1885*, Paris, Hachette, 1885.
 VOGEL Jakob, « *Conflit franco-prussien ou enjeu européen ?* ». *L'Histoire* n°469, mars 2020, p.30.
 WINOCK Michel, « *4 Septembre. La république est mal partie* ». *L'Histoire* n°469, mars 2020, p.47.

© Archives municipales, collection Jérôme Hachette



Le château du Plessis-Piquet, après sa complète restauration par Georges Hachette.

PIERRES TOMBALES

En 1873, l'État a acheté deux concessions perpétuelles au Plessis-Piquet : l'une de deux mètres, pour huit Français, et l'autre de quatre mètres, pour quarante militaires allemands. Les uns et les autres avaient été inhumés dans une propriété particulière. Le propriétaire du terrain occupé temporairement a été indemnisé et leurs corps reposent maintenant au Carré militaire du cimetière communal.



Source : Émile Dehayes de Marcere : *Tombes des militaires morts pendant la guerre de 1870*, ministère de l'Intérieur, Paris – 1878.



Une tombe allemande au cimetière communal.

© M. Philippoteaux

